

Adonis

## La madâ'a

Traduit de l'arabe par Anne Wade Minkowski  
avec la collaboration de l'auteur

Au Yémen, le narguilé, ou pipe à eau, se dit *madâ'a* (*chîcha* en Égypte). Certains mots qui désignent diverses parties de cet objet sont des mots à forte connotation métaphorique tirés du vocabulaire arabe classique. Nous les avons traduits en donnant la préférence aux « mots-image » plutôt qu'aux termes techniques. Par exemple, le long tuyau qui relie l'appareil à la pipe est appelé *qasaba* : « tuyau » ou « tube », qui signifie aussi « roseau ». *Mabsim* peut vouloir dire « embouchure », « embout », mais aussi « bouche ». *Qutb* (« pôle », « pivot », « axe ») s'applique au globe de verre de la partie inférieure du narguilé, où bouillonne l'eau. Nous avons retenu « pôle » qui suggère la rondeur du globe.

La *gôza* est la partie supérieure reliée directement au tuyau. Le mot vient de *jawz* (« noix ») et la prononciation est égyptienne. La *gôza* a d'autres noms (voir les vers 11 et 12). L'un d'eux est *nârajîl* (« cocotier » ou « noix de coco ») dont narguilé est dérivé et qui est lui-même d'origine persane. Nous avons transcrit *gôza* car le mot, dans cette acception, est entré dans le vocabulaire courant. *Nârajîl*, par contre, a été traduit une fois par « coque », et transcrit une autre fois. On voudra bien comprendre que ces options ont été prises après réflexion et que celle-ci a tenu compte, aussi bien que du sens et de la charge poétique des mots, des rythmes et sonorités de la langue nouvelle en laquelle le poème est donné à lire ici.

D'autres mots propres au Yémen — comme *madâ'a* — sont probablement d'origine ancienne et on ne les trouve pas dans les dictionnaires habituellement consultés. Ou, si on les trouve, c'est avec des sens différents de ceux qu'ils ont dans ce texte. Nous les avons transcrits, surtout lorsqu'ils n'avaient pas d'équivalents en français et qu'il aurait fallu recourir à la paraphrase pour les traduire. Le *bourî* est le récipient qui contient le tabac. La *qafcha* est un grillage posé sur le feu pour empêcher les étincelles de s'envoler. Le *maqîl* est dans la maison l'endroit où l'on fume le narguilé tout en échangeant des propos avec les autres fumeurs.

L'absence d'italiques est voulue. Il nous a semblé qu'ils rompraient l'harmonie du poème.

Les lettres arabes isolées des pages 7 et 8 représentent la première lettre du premier mot dans le vers qui suit. Nous les avons transcrites telles qu'on les prononce. Nous aurions pu substituer *r* à *thâ*, par exemple, au début du vers qui commence par « robe », *thawb* en arabe, et ainsi de suite. Là encore, il s'agit d'un parti de traduction. Le lecteur y verra peut-être comme un salut à une langue lourde d'un passé lointain et prestigieux, et qui émerge maintenant, lumineuse, au grand jour du présent.

A.W.M.

## 1

Prenez place et je vous dirai le récit de la fumée.

## 2

La madâ'a habite seule la maison de la parole.

Un roseau l'enlace qui lie le feu à l'eau.

Au fond de son pôle

où flotte un spectre de narcisse, nom arabe de la fleur du moi,

l'Histoire rêve, heureuse

à l'abri d'un croissant arqué en forme de coussin

sur lequel le roseau s'appuie.

(Le roseau a un corps qui n'appartient ni à ce croissant

ni à lui-même. Il appartient à un autre.

Remue tes lèvres, peut-être est-ce toi.)

Le roseau se termine dans la gôza (appelée aussi la graine,

la coque, la grenade).

Son extérieur — jardin de couleurs, volutes et ciselures.

Son intérieur — tourterelle portant un lac presque noir

(je ne la vois pas

mais il me semble y discerner une montagne de fumée,

des houris et des divans).

Le roseau a une extrémité qui est la source —

en elle se distille le bourî, maison du tabac.

Cette extrémité est sertie d'une bouche —

quand tu refermes sur elle tes lèvres,

tu te souviens des seins et de l'allaitement.

Et tu te demandes : n'es-tu pas ce mélange de feu, d'air et d'eau ?

Puis il te plaît de murmurer à ton corps : toi-même tu fais partie

de ce tissu qui relie le ciel à la terre.

## 3

La transe de l'œil te saisit (l'œil ici ne regarde pas mais s'extasie)

dans un inanimé qui revêt l'adamie du geste

A peine es-tu délivré de cette invasion par l'œil que s'empare de toi

la transe de la méditation —

scène d'une histoire dont tu ne sais comment elle a commencé

ni à partir d'où

quelle clairvoyance celle qui a vu

et dessiné                      quelle main celle qui a réalisé  
et à qui étaient les lèvres qui pour la première fois  
baisèrent cette bouche ?

De cette scène surgit une imagination qui vient de profondeurs  
invisibles                      où scintillent minarets et palmiers  
gazelles et mille et une chamelles                      palais et citadelles  
chemins et caravanes                      là où le lieu est sans lieu  
où le temps est un enfant qui refuse de quitter son lit

Est-ce l'Orient                      est-ce l'être qui s'est échappé de la main  
du Créateur avant d'être achevé                      préférant rester suspendu  
à la volupté du commencement ?

Dans le nuage qui s'évapore de la coque nous sommes assis  
Nous lisons la terre — son centre et ses confins  
nous lecteurs-démons d'opinion                      anges de langage  
Ils lancent leurs ailes dans l'espace du maqil                      entre le mot et  
le mot                      entre l'idée et l'idée  
Ils bâtissent des nids pour les oiseaux de l'Histoire  
Qu'est l'Occident ?                      Qu'est l'Orient ?  
Qu'est cette arabité entre eux ?

### Maqil du premier cercle

- ni orientale ni occidentale  
  mais saveur d'un avenir  
  dans la bouche de la prophétie
- l'orient est soleil à découvert  
  l'occident soleil voilé
- le soleil est couche en orient  
  arcanes en occident
- notre orient n'aime la femme  
  qu'à travers le hijâb
- peut-être pour qu'il se familiarise  
  avec l'absence  
  pour que la femme lui soit voile  
  sa mort doit-elle précéder la mort
- l'orient ne peut se connaître  
  que par ce qui n'est pas lui
- voulez-vous connaître l'orient  
  alors connaissez d'abord l'occident
- l'orient sème et la moisson  
  revient à l'occident
- où est l'orient

### Maqil du deuxième cercle

- il dialogue avec l'oubli  
  et voilà qu'il le rencontre  
  dans la demeure de la mémoire
- il est rare que l'arbre de la mémoire  
  accueille les oiseaux de la mort
- la poésie ne nous apprend-elle pas  
  à donner nos rides au vent  
  et nos visages à l'horizon
- le vin vieux ne vieillit jamais
- la poésie pleure elle aussi  
  mais elle n'essuie ses larmes  
  qu'avec les mouchoirs de la joie
- la nuit elle-même se déshabille  
  et remet ses robes  
  entre les mains de la poésie
- la poésie — notre sage folie

Nous causions comme des gens qui dressent des colonnes de lumière en même temps qu'ils construisent des toitures de nuages. Notre autre voix était une — nous nous rallions à toutes les proies, à l'exception d'une seule : l'obscurité lacérée et emportée sur les lances de la lumière.

Voix

Voix

Voix

Elles essayent de voir les choses dans leur éclat premier.  
Elles forent les profondeurs de ce dedans où scintillent des astres que seul aperçoit un œil que l'on ne peut nommer, ou de ce dehors dont l'épiderme est plus dense et plus obscur que le spectre nommé âme.

Voix

Voix

Voix

Elles scrutent celui que l'on ne peut ni dompter ni classer l'un qui se diversifie et se multiplie à l'infini, le rebelle, l'insoumis.

pose tes lèvres sur la bouche de la madâ'a descends dans les  
entrailles du temps habite l'autre langage silencieux  
vois l'espace autour de toi ouvrir sa poitrine à l'heure de la sagesse  
dans le sang il est des noces généreuses amoureuses et vertes  
quels astres ceux qui s'envolent entre les lèvres et marchent sur les  
épaules des mots

oui le temps se guérira des blessures de nos langues et nous inciterons  
l'amour à établir une assise pour l'absent qui seul est capable de nager  
dans le ruisseau de l'enfance nous le presserons d'unir la  
cigale à l'inné qu'est la nature et nous nous réjouirons de  
ce que l'horizon n'a pas de cheville de ce que la cigale possède  
la féminité du rebab

voici que le bâtonnet d'encens jette un pont entre l'alchimie du corps  
et l'éther du ciel tandis que s'ouvre secrètement entre le  
bourri et l'assiette un chemin vers les profondeurs sur leurs  
rives des feuilles sanglotent dans le vent de l'abandon fuyant  
les marchands de livres et les scribes emportant des cités  
de signes des mondes en instance d'extinction  
les mots cherchent à s'évader de leur encre pour s'abriter sous tes aisselles  
c'est l'orient du corps  
non pas la géographie de l'argile non pas les frontières

non pas le sceau du passage  
mais le nulle part                    le giron infini des enfances  
c'est le palimpseste  
je le gratte                    je le lisse                    je le sonde  
je grave sur lui mes jours

4

tabac braise fumée —

là où tu déposes ton encre entre ces trois mots émane un livre sur  
la volupté                    dès que tu tournes une de ses pages des atomes  
de la poussière arabe t'apparaissent clairement                    et tu t'écries  
grâces soient rendues à cette madâ'a  
dans une fumée qui danse                    dans des souffles qui se modulent  
là je vois les troupeaux de mes désirs flâner sur les esplanades de l'espace  
là je me demande si je veille sur ces troupeaux  
ou si je les laisse veiller sur moi  
et tu invites la quiétude la contemplation et la sagesse à s'asseoir  
avec toi afin d'écouter les amis du maqil  
chacun entre dans son propre nuage  
laisse pleuvoir ô maqil la diluvienne pluie du sens  
la terre n'a pas été créée pour que tu la comprennes  
mais pour que tu fraternises avec elle  
puisses-tu connaître la transe et provoquer la pluie  
la raison est une main sans doigts  
la vie est commencement de la mort

A toi de découvrir la volupté de la vie par une magie  
qui découvre à chaque jour sa volupté  
le commencement de la volupté est autre que sa fin  
son centre est une volupté d'une autre nature —  
théâtre nanti d'une seule place  
dont tu es l'acteur et le spectateur  
et la scène est un dé jeté sur le nombril de la vie

*thâ* : la robe rouge du roseau se colore de noir et de vert  
il monte d'elle un parfum qui murmure au croissant  
sur lequel le roseau s'appuie  
là où le lieu est une couche  
où s'endort le temps bienheureux

- sâd* : la voix de l'eau dans le roseau est arrondie  
elle se déplace sur le dos d'un air qui lui-même se déplace  
dans le nuage de fumée où s'élève le maqîl  
emporté par des calèches que traînent la rêverie
- qâf* : le pôle est la forme d'une lumière verticale  
que seul peut voir l'initié
- jîm râ* : la gôza — giron toujours gravide mais de plaisir  
ton lit est fait de mes passions ô plaisir  
ton allaitement vient de deux seins que je ne nommerai pas
- qâf* : la qafcha sur le feu est une couronne de lumière  
la qafcha sur le feu est une aigrette d'oiseau  
qui descend des jardins du mystère

5

Je mets ses lèvres (je parle de la madâ'a) entre les miennes  
et je jette mes poumons dans le ventre de la grenade  
où les recevra le poumon d'un air qui semble le dernier  
à nous rester de nos paradis perdus

dans chaque cellule de mon corps s'ouvrent à moi des  
perception multiples j'attire ma fatigue et  
je la collecte de mes membres particule par particule  
puis je la lance dans le roseau où elle dévale et tombe  
pour se laver dans la grenade de l'eau  
dans cette grenade se trouve un ventre qui l'engloutira  
saisie par l'absence contrairement à notre  
aïeul Yûnus (je n'ai pas dit Yûnân afin d'éviter toute  
confusion possible entre lui et la patrie d'Homère)  
je vois ma fatigue se séparer de moi à la fois proche  
et lointaine elle s'agite et s'insinue dans  
le pôle tenaillée par le désir et par la faim qu'elle a  
de moi portant sa plainte jusqu'à la bouche  
du roseau :

« la vie avant tout  
et toi raison essaie d'en être digne »

je sépare mes lèvres de la bouche du roseau  
 et je me lève                      ma fatigue se lève hors du ventre  
 de la grenade                      me précède auprès de mes membres  
 retourne à l'errance                      je glisse avec elle et je  
 tombe                      je dis que c'est la chute qui t'élève ô mon  
 âme                      mais pourquoi ai-je perdu tout souvenir en cet  
 instant                      autre que celui de la souffrance  
 alors que me voici au sommet de la béatitude                      comme si  
 la joie était le seuil splendide d'un palais qui a pour nom  
 tristesse

je mets ses lèvres (je parle de la madâ'a) entre mes lèvres  
 inaugurant un autre dessin pour d'autres lignes                      en  
 longueur et en largeur                      pour cet astre sphérique que  
 je nomme le rêve                      et je lui appartiens comme s'il était  
 la pupille dans l'œil de l'univers                      puis je chuchote  
 au personnage qui rayonne dans mes vêtements                      vois le  
 roseau dans son habit rouge                      dans chaque fil est une  
 patrie                      des fenêtres et des portes à travers lesquelles  
 tu es proche de toute chose

et je répétais à ce personnage rayonnant dans mes vêtements  
 serre tes lèvres sur les lèvres de la brune que voici  
 dis qu'il n'y a pas de mystère plus lointain que celui qui  
 s'arrondit entre ses entrailles                      et dis que les livres  
 n'enseignent pas plus que n'enseignent tes lèvres                      mets  
 sa bouche sur la tienne et respire la nature                      bois son  
 au-delà                      abandonne-toi à tes rêves                      convoque  
 les voyantes qui descendent de Saba et de plus loin  
 et proclame : Balqîs est parole                      l'annonce est Saba

C'est ma passion qui galope de fil en fil                      c'est la couleur  
 qui sexualise le lieu                      mon corps ralentit  
 mon rêve accélère

ô mes organes  
 êtes-vous les navires ou les rivages  
 je consulte la gôza et je dis —  
 ce n'est pas moi qui vis la félicité  
 c'est la félicité qui m'a vécu

O pôle, où est ton étoile ?

(je rappelle que le pôle est pilier pour le plaisir et silhouette  
qu'à travers lui nous marchons dans un cortège où la braise et l'eau  
fraternisent

tu t'asseois alors avec la madâ'a comme si tu prenais place  
sur un banc de fumée la voix du roseau l'emporte  
telle une tente flottant à la dérive tu as l'impression  
que quelqu'un sous cette tente te prend par les bras et s'élève  
avec toi quel vide alors rempli par la  
saveur de l'éternité  
et alors quelle paresse distillée par le travail  
comme si elle était le vin des âges  
qu'elle est obscure alors la volupté  
et comme elle respandit)

O pôle, où est ton étoile ?

(je rappelle que la madâ'a n'a d'autre mémoire que cet ensemencement  
entre la braise et l'eau aucune des deux ne touche l'autre  
malgré cela un souffle les unifie et il te plaira de lui accorder  
ta foi en affirmant qu'il émane de la bouche du ciel  
je rappelle que dans cet ensemencement le vide et la paresse  
t'apprendront à tailler des chemins avec tes organes  
à dire à la fumée tu es le nuage qui divise le maqil en deux  
une moitié pour le soleil et l'imagination l'autre pour  
la lune du corps)

O pôle, où est ton étoile ?

(je rappelle que la madâ'a est telle une femme qui emprisonne ses  
sens en attendant celui qui la libérera battement par  
battement avec lenteur mais avec une tendresse  
semblable à la lumière non pas de très loin  
mais à ses pieds à la hauteur de ce qui les entoure et  
s'en élève

peut-être verras-tu alors le rêve descendre nu d'entre tes cils  
et se revêtir du temps peut-être verras-tu l'amour  
se présenter devant toi au milieu de ses valises  
peut-être verras-tu cette fleur invisible dans l'eau du nârajil  
déposer ses vêtements sur la nuque du croissant  
et appuyer sa jambe contre le flanc du pôle laissant  
ses corolles se libérer de l'habitude si bien qu'elles  
dormiront et se réveilleront en même temps



tu diras qu'elles ne sont ni endormies ni éveillées  
mais qu'elles se livrent à une torpeur en laquelle  
s'abolit la différence entre sommeil et insomnie  
peut-être murmureras-tu                   ô fleur  
prépare-moi un lit dans mes organes  
unifie toutes les directions                   inscris sur mon oreiller  
leurs noms fondus en un seul                   ni orient ni occident  
ni nord ni sud  
mais creuset vertical où se rencontrent toutes les directions)  
O pôle, où est ton étoile ?

7

voici que l'eau de la gôza s'allume de mes tristesses                   mais  
mes tristesses ne s'habillent de rien sinon des robes du silence  
rarement lit-on sur mon visage autre chose que les nuées du questionnement  
et lorsque mes yeux seront assiégés par ce rouge de la robe du roseau  
mon cœur refusera d'y voir une autre couleur que le bleu violet  
je dirai que la couleur possède elle aussi un caché et un apparent  
sinon l'encre de la nature étoufferait la vie                   l'espace  
deviendrait trop étroit pour le vent                   je dirai                   la  
madâ'a occupe un quartier tout entier dans la ville de mes voluptés  
ô les merveilles de ce quartier                   certaines ont des branches  
comme des tresses                   d'autres ont une voracité qui ressemble  
au flamboyant feu divin

8

de l'eau de la gôza jaillit une lumière qui marche dans mon corps  
elle se cabre derrière mon épaule                   ma nuque — échelle  
gravissant l'horizon                   ma tête — soleil bleu

Sana'a - Paris  
(25 juillet - 10 août 1990)